

**SUR LE BORD
DE LA RIVIÈRE PIEDRA**

*JE ME SUIS ASSISE
ET J'AI PLEURÉ*

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Le Zahir (7990)

L'Alchimiste (4120)

Veronika décide de mourir (8282)

Comme le fleuve qui coule (8285)

La sorcière de Portobello (à paraître en mars 2008)

PAULO
Coelho

**SUR LE BORD
DE LA RIVIÈRE PIEDRA**
*JE ME SUIS ASSISE
ET J'AI PLEURÉ*

Traduit du portugais (Brésil) par
Jean Orecchioni



Titre original :
Na Margem do Rio Piedra eu Sentei e Chorei

www.paulocoelho.com

« Cette édition a été publiée avec l'aimable autorisation
de Sant Jordi Asociados, Barcelone, Espagne. »
Tous droits réservés

© Paulo Coelho, 1994

Pour la traduction française :
© Éditions Anne Carrière, Paris, 1995

*Pour I. C. et S. B., dont la communion dans l'amour
m'a permis de voir la face féminine de Dieu ;
Monica Antunes, compagne de la première heure,
qui embrase le monde avec son amour
et son enthousiasme ;
Paulo Rocco, pour la joie des batailles
que nous avons menées ensemble
et la dignité des combats
que nous avons livrés entre nous ;
Matthew Lore, pour n'avoir pas oublié
une ligne pleine de sagesse du I Ching :
« La persévérance est favorable. »*

*Et la Sagesse a été justifiée
par tous ses enfants.*

LUC, VII, 35

NOTE DE L'AUTEUR

Un missionnaire espagnol qui visitait une île rencontra trois prêtres aztèques.

« De quelle façon priez-vous ? demanda-t-il.

— Nous ne connaissons qu'une seule prière, répondit l'un des Aztèques. Nous disons : « Dieu, Tu es trois, nous sommes trois. Aie pitié de nous. »

— Belle oraison, dit le missionnaire. Mais ce n'est pas exactement la prière que Dieu entend. Je vais vous en apprendre une bien meilleure. »

Le religieux leur enseigna une prière catholique et poursuivit sa route d'évangélisation. Des années plus tard, à bord du navire qui le ramenait en Espagne, il dut repasser par cette même île. Du tillac, il vit les trois prêtres sur le rivage et leur fit signe.

C'est alors que les trois hommes s'avancèrent dans sa direction en marchant sur l'eau.

« Père ! Père ! appela l'un d'eux en s'approchant du navire. Apprenez-nous de nouveau cette prière que Dieu entend ; nous n'avons pas réussi à nous la rappeler.

— Qu'importe », dit le missionnaire, voyant le miracle. Et il demanda pardon à Dieu pour n'avoir pas compris plus tôt qu'Il parlait toutes les langues.

Cette histoire illustre bien ce que j'essaie de raconter dans ce livre. Nous remarquons rarement que nous vivons au milieu de l'extraordinaire. Les miracles se produisent tout autour de nous, les signes de Dieu nous montrent le chemin, les anges essaient de se faire entendre – mais, comme nous avons appris qu'il existe des formules et des règles pour arriver jusqu'à Dieu, nous n'y accordons aucune attention. Nous ne comprenons pas qu'Il est là où on Le laisse entrer.

Les pratiques religieuses traditionnelles ont leur importance : elles nous font partager avec les autres l'expérience communautaire de l'adoration et de l'oraison. Mais nous ne devons jamais oublier que l'expérience spirituelle est avant tout une expérience *pratique* d'amour. Et, dans l'amour, il n'existe pas de règles. Nous pouvons bien essayer de suivre des manuels, de contrôler notre cœur, d'avoir une stratégie de comportement, tout cela ne sert à rien. C'est le cœur qui décide, et ce qu'il décide fait loi.

Nous avons tous eu l'occasion de nous en rendre compte par nous-mêmes. À un moment ou à un autre, il nous est arrivé de dire en pleurant : « Je souffre pour un amour qui n'en vaut pas la peine. » Nous souffrons parce que nous croyons donner plus que nous ne recevons. Nous souffrons parce que notre amour n'est pas reconnu. Nous souffrons parce que nous n'arrivons pas à imposer nos règles. Mais nous souffrons sans raison, car dans l'amour est le germe de notre développement. Plus nous aimons, plus nous sommes proches de l'expérience spirituelle. Les vrais illuminés, ceux dont l'âme était embrasée par l'amour, triomphaient de tous les préjugés de l'époque. Ils chantaient,

riaient, priaient à haute voix, dansaient, partageaient ce que saint Paul a nommé la « sainte folie ». Ils étaient joyeux, parce que celui qui aime a vaincu le monde, sans crainte de perdre quoi que ce soit. Le véritable amour est un acte de don total.

La rivière Piedra... est un livre sur l'importance de ce don. Pilar et son compagnon sont des personnages fictifs, mais ils symbolisent les nombreux conflits qui sont notre lot dans la recherche de l'Autre Partie. Tôt ou tard, nous devons vaincre nos peurs – puisque le chemin spirituel se fait au travers de l'expérience quotidienne de l'amour.

Le moine Thomas Merton disait : « La vie spirituelle n'est rien d'autre que l'amour. On n'aime pas parce qu'on veut faire le bien, ou aider, ou protéger quelqu'un. En agissant ainsi, nous voyons dans le prochain un simple objet, et nous nous voyons nous-mêmes comme des personnes généreuses et sages. Cela n'a rien à voir avec l'amour. Aimer, c'est communier avec l'autre, et découvrir en lui l'étincelle de Dieu. »

Puissent les pleurs de Pilar sur le bord de la rivière Piedra nous conduire sur le chemin de cette communion.

P. C.

Sur le bord de la rivière Piedra...

...Je me suis assise et j'ai pleuré. La légende raconte que tout ce qui tombe dans les eaux de cette rivière, les feuilles, les insectes, les plumes des oiseaux, tout se transforme en pierres de son lit. Ah ! que ne donnerais-je pas pour pouvoir arracher mon cœur de ma poitrine et le jeter dans le courant... Il n'y aurait alors plus de douleur, plus de regret, plus de souvenirs.

Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré. Le froid de l'hiver a fait que j'ai senti les larmes sur mon visage, et elles se sont mêlées aux eaux glaciales qui coulent devant moi. Quelque part, cette rivière en rejoint une autre, puis une autre, jusqu'au moment où, bien loin de mes yeux et de mon cœur, toutes ces eaux se confondent avec la mer.

Que mes larmes coulent ainsi très loin, afin que mon amour ne sache jamais qu'un jour j'ai pleuré pour lui. Que mes larmes coulent très loin, et alors j'oublierai la rivière, le monastère, l'église dans les Pyrénées, la brume, les chemins que nous avons parcourus ensemble.

J'oublierai les routes, les montagnes et les champs de mes rêves, ces rêves qui étaient les miens et que je ne reconnaissais pas.

Je me souviens de mon instant magique, de ce moment où un « oui » ou un « non » peut changer toute notre existence. Il me semble qu'il y a bien longtemps de cela, et pourtant voilà seulement une semaine que j'ai retrouvé mon amour et que je l'ai perdu.

C'est sur les rives de la rivière Piedra que j'ai écrit cette histoire. J'avais les mains gelées, mes jambes repliées s'engourdissaient, et je devais m'interrompre à tout instant.

« Essaie seulement de vivre. Se souvenir est l'apanage des plus vieux », disait-il.

Peut-être l'amour nous fait-il vieillir avant l'heure et redevenir jeunes quand la jeunesse s'en est allée. Mais comment ne pas se rappeler ces moments-là ? C'est pour cette raison que j'écris, pour transformer la tristesse en nostalgie, la solitude en souvenirs. Pour que, lorsque j'aurai fini cette histoire, je puisse la jeter à la rivière Piedra – ainsi avait dit la femme qui m'avait reçue. Alors, pour employer les mots qu'avait prononcés une sainte, les eaux pourraient éteindre ce que le feu avait écrit.

Toutes les histoires d'amour sont semblables.

Nous avons passé ensemble notre enfance et notre adolescence. Puis il partit, comme partent tous les garçons des petites villes. Il dit qu'il voulait connaître le monde, que ses rêves allaient bien au-delà des terres de Soria.

Pendant quelques années, je n'ai pas eu de nouvelles. De temps à autre je recevais une lettre, mais c'était tout, car il ne revint jamais aux bois et aux rues de notre enfance.

Quand j'eus terminé mes études, j'allai habiter Saragosse, et je découvris qu'il avait raison. Soria était une petite ville, et son unique grand poète a dit que c'est en marchant que se fait le chemin. J'entrai à la faculté et trouvai un fiancé. Et je me mis à préparer un concours dans l'administration publique. Je trouvai un emploi de vendeuse pour payer mes études, échouai au concours, renonçai au fiancé.

Ses lettres, alors, devinrent peu à peu plus fréquentes, avec des timbres de différents pays. J'étais jalouse. Il était l'ami plus âgé, celui qui savait tout, qui parcourait le monde, laissait grandir ses ailes, tandis que moi je cherchais à m'enraciner.

Un beau jour, ses lettres ont commencé à parler de Dieu. Elles provenaient toutes d'un même endroit, en France. Dans l'une d'elles, il exprimait son désir d'entrer au séminaire et de consacrer sa vie à la prière. Je répondis en lui demandant d'attendre un peu, de vivre un peu plus longtemps sa liberté avant de prendre un engagement si grave.

Après avoir relu ma lettre, je décidai de la déchirer : qui donc étais-je pour lui parler de liberté ou d'engagement ? Lui savait ce que ces mots voulaient dire, moi non.

Un jour, j'appris qu'il donnait des conférences. Je fus surprise, car il était trop jeune pour pouvoir enseigner quoi que ce fût. Mais, voilà deux semaines, il m'a envoyé une carte dans laquelle il disait qu'il devait prendre la parole devant un petit groupe à Madrid, et qu'il tenait beaucoup à ma présence.

J'ai mis quatre heures pour aller de Saragosse à Madrid ; mais je voulais le revoir. Je voulais l'entendre. Je voulais m'asseoir avec lui dans un café, évoquer le temps où nous jouions ensemble et pensions que le monde était trop vaste pour qu'on en fît le tour.